

LES TIMIDES

Du même auteur

Un divan pour Phileas Fogg

Aubier, 1988

Jules Verne

Stock, 1997

Barbey d'Aurevilly

Desclée de Brouwer, 2000 (prix littéraire du Cotentin 2001)

Un enfant chez le psychanalyste

Louis Audibert, 2003, Seuil, « Points Essais », 2007

Barbey d'Aurevilly, solitaire et singulier

Campagne Première, 2005

Sherlock Holmes & Cie, détectives freudiens

Louis Audibert, 2005

PATRICK AVRANE

LES TIMIDES

ÉDITIONS DU SEUIL

ISBN 978-2-02-079298-1

© Éditions du Seuil, janvier 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Prologue

Au moment d'entrer dans une pièce où se trouve une assemblée qu'elle ne connaît pas, la jeune femme sent son cœur s'emballer et ses jambes flageoler. Juste avant de monter sur l'estrade où il doit faire un exposé, l'étudiant est pris de maux de ventre incoercibles. Dès qu'il serre la main à son interlocuteur, cet homme sent la sienne devenir moite. Une jeune fille se plaint de ne pouvoir monter dans l'autobus ou rentrer dans un café sans rougir. Telle autre n'arrive pas à placer un mot, même si elle est en compagnie de familiers. Certains s'isolent, ne sortent plus, quelques-uns adoptent un air hautain qui met autrui à distance, beaucoup se forcent à surmonter leur malaise, parfois en prenant des attitudes qui semblent fausses. Tous, à un moment ou à un autre, on le comprend, souffrent de timidité. Trac, éreutophobie (ou crainte de rougir), gaucherie, inhibition, gêne en sont les multiples expressions.

Pour autant, il n'y a pas une timidité, mais des personnes qui se vivent timides. Chacun, pour ses propres raisons, croise cette difficulté dans la rencontre avec l'autre. La démarche psychanalytique ne vise pas à supprimer d'emblée ce qui peut être entendu comme un symptôme. Elle cherche à retrouver avec le sujet ce qui, chez lui, fait planer sur son existence ce malaise parfois invalidant. Il commence donc, avec le psychanalyste, à être timide, et celui-ci l'accepte comme cela. L'aventure peut alors s'engager.

CHAPITRE I

Timide

Armance, jeune fille de quinze ans, est plutôt bonne élève, mais dans sa classe, au lycée, c'est avec les autres qu'elle est en difficulté. Elle évite leurs regards, tâche de s'effacer, s'efforce de faire en sorte que filles, garçons ou professeurs s'adressent le moins possible à elle. Si jamais on lui pose une question, sa réponse est la plus courte qu'elle puisse trouver, monosyllabique même quand elle peut, car, sinon, des interrogations l'envahissent, la submergent jusqu'à la rendre incapable de suivre les cours, et c'est ce qu'elle veut éviter.

« Tu as une nouvelle robe ?

— Tu sais, j'ai pris la première qui me tombait sous la main. »

C'est sa voix, tout d'abord, qu'elle entend. Elle lui apparaît ridicule, fausse, dépourvue de l'aisance et du ton naturel qu'elle prête à celle des autres. Puis ce sont ses mots. « Ai-je choisi la bonne formulation ? Fallait-il utiliser cette expression-là ? Pourquoi ai-je fait une réponse aussi sottise ? », se demande-t-elle, car aucune interrogation n'est anodine. Qu'il s'agisse du temps qu'il fait, du retard d'un professeur ou de la nouvelle jupe qu'elle porte, Armance se sent questionnée jusqu'au plus profond de son être. Sa réponse engage sa vie. Alors, moins elle en dit, plus elle hésite à parler, mieux elle se protège.

Mais, dans le même moment, une émotion monte ; elle a chaud, elle transpire, elle sent son visage rougir. Elle est certaine que son

interlocuteur le devine. Armance en rougit d'autant plus, la chaleur se répand dans tout son corps, et, quand l'autre s'éloigne enfin après ce bref échange, c'est un soulagement.

Toutefois, au cours de la journée, la jeune fille ne cesse de ressasser cette rencontre. Elle guette sur le visage de chacun un signe trahissant ce qu'il pense d'elle. Parfois, si quelques rires fusent, elle croit qu'ils lui sont destinés ; dès lors, elle se renferme encore plus, ou bien réagit de façon agressive. Elle suscite ainsi l'incompréhension de ceux à qui elle s'est adressée ; mais, rapidement, dans sa classe, les réactions d'Armance deviennent familières, garçons et filles n'y prennent plus garde. Armance a réussi son isolement. Si personne ne lui parle, elle peut travailler et réussir. Son air hautain lui sert de barrière quand ses vêtements, tantôt d'une neutralité hors d'âge, tantôt d'une originalité surprenante, la distinguent nécessairement, qu'elle veuille ou non passer inaperçue.

Même si elle construit cet isolement, Armance ne revendique pas cette solitude qui l'attriste. Elle ne peut maîtriser ce qui se joue, mais elle ne manque pas d'en rendre compte. Journal intime, confession sur Internet, confidences auprès de sa seule amie, pleurs en compagnie de son ours en peluche, parfois même quelques mots échangés avec sa mère permettent à sa plainte de trouver un lieu pour s'épancher. Cependant, le silence de l'ours comme les bons conseils de l'amie ne font rien à l'affaire. Armance ne voit d'ailleurs pas comment un changement serait possible. Chacun l'a compris, Armance est timide.

C'est bien ainsi qu'elle se qualifie au cours de l'entretien avec un psychanalyste que, sans trop y croire, elle est allée consulter sur les conseils de son entourage. La définition qu'Armance donne de ce qu'elle vit apparaît évidente, et l'on peut ajouter que cette évidence même fait partie de la timidité. En cela, la timidité n'est pas une phobie qui passe inaperçue en dehors de la

présence de son objet, à moins qu'on ne la qualifie de phobie sociale, ce qui se fait habituellement, mais en détournant de son sens la définition de la phobie. Elle ne repose pas non plus sur un fantasme de persécution bien caché, quels que soient les traits qui semblent y faire écho. Armance sait que les moqueries qu'elle entend ou croit entendre sont des réponses à ses accès de timidité. Il ne faut pas davantage penser que, sous prétexte qu'il s'agit d'une lycéenne de quinze ans, ses troubles sont liés à l'adolescence. Non seulement le concept d'adolescence est à relativiser, mais surtout la timidité n'est pas l'apanage d'un âge de la vie.

Un concept absent

Néanmoins, si ce que rapporte cette jeune fille au cours de son entretien est évident, le concept de timidité, lui, est bien absent des registres psychanalytiques. Pas plus de « timide » dans les index des ouvrages en français que de *Schüchternheit* ou de *Zaghaftigkeit* dans celui des *Œuvres complètes* de Freud, ou encore de *shy* dans la traduction anglaise de la *Standard Edition*. Il y a bien quelques mentions ici ou là chez les auteurs anglo-saxons, Melanie Klein ou Winnicott, à propos de cas d'enfants, mais aucune étude d'importance sur le sujet. La timidité n'est pas une entité clinique en soi ; c'est une manifestation qui se doit d'être rattachée à une symptomatologie plus sérieuse, où l'on devine qu'angoisse, castration, inhibition ont leur place. Le timide n'est pas à considérer sur le même plan que l'obsessionnel, l'hystérique ou le paranoïaque. Pas de statue à élever à ce quidam ; il s'agit juste de comprendre de quelle catégorie il relève. Qu'il parle d'angoisse, de persécution, de troubles psychosomatiques, alors il sera entendu, mais sa timidité lui permet-elle d'employer ces mots-là ?

Certes, il a bien fallu que la psychanalyse abandonne les mots des troubles de l'âme et des sentiments romanesques pour garantir son sérieux. Ainsi, alors que la timidité semble un élément non négligeable du premier texte clinique publié par Freud, « M^{me} Emmy von N..., 40 ans. Livonienne », en 1895, dans les *Études sur l'hystérie*, elle n'y est jamais mentionnée en tant que telle. Nous la devinons à la lecture du cas. Elle colore les relations de cette femme du monde aux autres ; elle prend toute son acuité dans les rencontres de cette patiente avec les médecins. Cependant, pas plus ici qu'ailleurs le texte de Freud ne mentionne explicitement la timidité. Nous découvrons une femme pusillanime parfois, craintive et inquiète souvent, troublée à certains moments. Il est question de ses peurs, vraies phobies, aversions prononcées, ou sursauts lorsqu'elle est prise au dépourvu. Et, s'il y a dans la première traduction française¹ une place pour ceux qui intimident les patientes de Freud, le texte original, lui, ne parle que des personnes qui « gênent » ou qui « embarrassent ».

Une patiente intéressante

Fanny Moser, dont le cas est rapporté sous le pseudonyme d'Emmy von N..., est une « dame d'environ 40 ans dont la maladie autant que la personnalité [...] inspirèrent tant d'intérêt² » à Freud que, dit-il, il lui consacra tout son temps et prit à cœur de la guérir. Nous savons aujourd'hui que cette femme était issue d'une vieille famille suisse, et non livonienne. Fille

1. Cf. J. Breuer, S. Freud, *Études sur l'hystérie*, trad. A. Berman, PUF, 1956, p. 54, n. 1.

2. *Ibid.*, p. 35.

du baron von Sulzer-Wart, elle épouse à vingt-trois ans Heinrich Moser, riche industriel âgé de soixante-cinq ans, veuf depuis une vingtaine d'années et père de cinq enfants qui ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de cette belle-mère plus jeune que certains d'entre eux. Les nouveaux époux ont deux filles, mais Heinrich Moser meurt en 1874, peu après la naissance de sa seconde fille. La jeune veuve, devenue l'une des femmes les plus fortunées d'Europe, est alors accusée, par le fils du premier mariage de son mari, d'avoir empoisonné celui-ci. Bien qu'aucune preuve n'ait jamais pu être établie, cette rumeur la poursuit pendant toute son existence. Au terme de plusieurs années de vie errante, de stations thermales en villégiatures, entourée d'une sorte de cour, elle se fixe en 1887 dans une propriété à proximité de Zurich. C'est peu après qu'elle rencontre Freud, semble-t-il sur les conseils du renommé professeur Breuer. Bien entendu, si elle consulte en 1889 le jeune neurologue viennois, ce n'est pas pour une banale timidité. Celle-ci n'est pas ce qui la caractérise le plus. On peut la supposer derrière le mélange de dignité et d'extravagance et la susceptibilité excessive décrits par ceux qui l'ont rencontrée, comme la deviner dans le désir de reconnaissance, le souhait jamais exaucé d'être présentée à la cour de principautés allemandes. Mais ses symptômes manifestes sont autres ; ils sont spectaculaires. L'expression de son visage, crispée et douloureuse, le regard dirigé vers le sol, les sourcils froncés témoignent de son état. Elle est déprimée, insomniaque, souffre de nombreuses douleurs. Sa parole difficile à entendre, à voix basse, troublée par une sorte de bégaiement et ponctuée par un bizarre claquement de la langue évoquant « le son final qu'émet le coq des bruyères lors de l'accouplement¹ », ainsi que l'agitation des doigts, les

1. *Loc. cit.*

mouvements spasmodiques de la face et du cou, rendent compte de l'ampleur de ses troubles dans sa relation à autrui. Plus étrange encore, toutes les deux minutes, probablement sous l'effet d'une vision, elle esquisse un geste des bras, les doigts crispés, comme pour repousser son interlocuteur, en s'écriant d'une voix angoissée : « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! »

Le diagnostic posé, celui de névrose hystérique, apparaît alors évident, même si Freud souligne quelques traits mélancoliques ; sans doute le serait-il moins aujourd'hui. Celui de schizophrénie a été évoqué dans les années 1950¹. Toutefois, Ola Andersson, premier psychanalyste à avoir recherché la véritable identité d'Emmy von N..., a rencontré d'anciennes connaissances de Fanny Moser. Il déclare qu'« elle était, certes, perçue comme excentrique, mais non pas mentalement dérangée ». « Sur ce point, il y a accord complet entre mes informateurs », ajoute-t-il. Ceux-ci « se rappellent surtout le ridicule de son extrême sensibilité »². De plus, le souvenir, comme la rumeur, amplifie les traits, caricature des façons d'être, alors répandues dans l'aristocratie allemande sur laquelle Fanny Moser calquait sa conduite. Hystérie, mélancolie ou excentricité, mœurs princières ? « Songez cependant, je vous prie, qu'à l'époque je ne comprenais rien non plus au cas de votre mère, bien qu'à deux reprises elle ait été ma patiente plusieurs semaines durant³ », écrit Freud, en 1918, à l'une des filles de Fanny.

1. Cf. C.E. Goschen, « The Original Case Material of Psychoanalysis », *American Journal of Psychiatry*, 108, 1952 ; S. Reichard, « A Reexamination of *Studies on Hysteria* », *Psycho-Analytic Quarterly*, 25, 1956, cités par O. Andersson, « Histoire du cas Emmy von N... présenté par Freud dans *Études sur l'hystérie* », *Freud avant Freud. La préhistoire de la psychanalyse (1886-1897)*, Les empêcheurs de penser en rond, 1997, p. 271.

2. *Ibid.*, p. 272, et p. 270.

3. *Ibid.*, p. 273.

Conservons donc l'hypothèse freudienne de l'hystérie, car nous ne sommes pas en quête d'une illusoire vérité du cas. De fait, les recherches au sujet de l'authentique Fanny Moser, née von Sulzer-Wart, *alias* Emmy von N..., toutes intéressantes qu'elles soient, risquent de conduire à une vision réductrice. Ainsi, la généalogie des Sulzer, l'anoblissement de cette famille de Winthertur par le roi de Bavière, ne peut à elle seule « expliquer pourquoi, élevée dans une telle tradition, Fanny voulut mener plus tard un mode de vie aristocratique et chercha à se faire présenter dans les cours européennes¹ ». C'est ne pas tenir compte du désir inconscient et de ses avatars, celui-là même qui provoque chez les deux filles de Fanny des réactions contraires. L'aînée devient docteur en zoologie puis se passionne pour le spiritisme au moment où, après la Première Guerre mondiale, l'influence de cette croyance est immense. La seconde milite au parti communiste suisse et fonde en URSS un foyer pour enfants abandonnés. Il serait présomptueux de n'expliquer le destin de ces deux femmes qu'en opposition à celui de leur mère. Suivons plutôt ce que Freud, à la lumière des découvertes de la psychanalyse, répond à la fille de son ancienne patiente au sujet de ses sentiments maternels : « Je peux vous donner cette explication simple qu'elle aimait ses enfants tout aussi tendrement qu'elle les haïssait au plus haut point (c'est ce que nous appelons l'ambivalence)². »

Ainsi, Fanny Moser est une mère dénaturée quand l'attitude d'Emmy von N..., elle, peut se comprendre par l'ambivalence. Nous nous en tiendrons au nom sous lequel cette patiente de Freud s'est inscrite dans l'histoire de la psychanalyse, celui qui permet que l'on s'intéresse encore à elle aujourd'hui. C'est

1. H.F. Ellenberger, *Médecines de l'âme*, Fayard, 1995, p. 362, « Histoire d'Emmy von N... Étude critique avec documents nouveaux ».

2. O. Andersson, « Histoire du cas Emmy von N... présenté par Freud dans *Études sur l'hystérie* », *op. cit.*

Emmy von N... qui nous concerne, car c'est elle qui, dans les *Études sur l'hystérie*, peut nous instruire sur les ressorts inconscients de la timidité, nous en fournir un éclairage qui ne se limite pas à sa sociologie et à sa psychologie, nous faire dépasser les contingences de la vie d'une femme au XIX^e siècle.

Un traitement ferme

Emmy est donc malade depuis de longues années, plus précisément depuis qu'elle a perdu son mari, peu après la naissance de sa seconde fille, quatorze ans auparavant. Les différents traitements médicaux qu'elle a tentés relèvent de leur époque. Ils sont restés inefficaces, à l'exception d'une électrothérapie, quatre ans avant sa consultation à Vienne, qui a permis un soulagement passager, désormais disparu. La prise en charge par Sigmund Freud d'Emmy von N... pendant les quelques semaines de son traitement est ferme. Il lui demande d'emblée de se séparer de ses deux enfants et d'entrer dans une maison de santé où il viendra chaque jour. Il l'autorise néanmoins à voir ses filles, à lire et même à écrire sa correspondance. Elle accepte sans rien objecter, remarque Freud, surpris de la soumission dans laquelle semble se mettre cette dame de quarante ans vis-à-vis d'un jeune neurologue de trente-trois ans qui règle les moindres détails de sa vie. « Il était petit et mince, il avait les cheveux bleu-noir, de grands yeux noirs, il avait l'air timide et très jeune. Il me fit une impression profonde¹ », confie plus tard Mentona Moser, la fille cadette, au sujet de sa rencontre avec Freud. C'est sa propre part de timidité qui permet à Freud de mentionner son léger éton-

1. H.F. Ellenberger, « Histoire d'Emmy von N... », *op. cit.*, p. 369.

nement face à l'obéissance de sa patiente. L'aplomb absolu, celui de la pratique médicale habituelle, ne laisse pas de place à la surprise, quand celle-ci est toujours au cœur de la praxis psychanalytique.

Le compte rendu de Freud est centré sur l'usage de l'hypnose. « Je sais que nul analyste ne lira sans un sourire de pitié cette histoire de malade. Mais il faut se rappeler que c'était le premier cas où j'employais dans une large mesure le procédé cathartique », ajoute-t-il, en 1924, à son observation. Il s'agit, grâce à l'hypnose, de retrouver les éléments qui ont déterminé le symptôme. Par exemple, l'imploration : « Ne me touchez pas ! » est rapportée à un frère malade qui l'empoignait dans de terribles accès, à un homme de sa connaissance, pris de folie subite, qui fit de même, à sa fille cadette, très malade, qui, dans son délire, l'avait violemment serrée, ainsi qu'à un autre événement semblable dont elle ne se souvient pas avec exactitude. « Malgré le grand laps de temps qui sépare ces divers incidents, la patiente les raconte tout d'un trait, comme s'il s'agissait d'une seule histoire en quatre actes¹. » Un autre jour, l'infirmière rapporte à Freud les frayeurs d'Emmy von N... Dans le bain de son qu'elle lui donnait, Emmy a pris la boue pour de petits vers. « Pendant l'hypnose : sa peur des vers vient de ce qu'ayant reçu un jour une jolie pelote à épingles, elle s'aperçut, en voulant s'en servir le matin suivant, qu'un tas de petits vers en sortaient, le son utilisé pour la rembourrer n'étant pas tout à fait sec (hallucination ou réalité ?)². »

La réalité des souvenirs n'est pas assurée, hallucination et réalité se confondent ; les temps se télescopent, quatre actes séparés peuvent faire une même histoire. On comprend pourquoi « M^{me} Emmy von N..., 40 ans. Livonienne » est considéré

1. J. Breuer, S. Freud, *Études sur l'hystérie*, op. cit., p. 43.

2. *Ibid.*, p. 57.

comme un récit de cas rendant compte de la genèse de la psychanalyse. Derrière les réminiscences de l'hypnose se profile le fantasme inconscient, derrière le procédé cathartique pointe la praxis psychanalytique. « Je me trouve en présence d'une femme paraissant encore jeune, aux traits expressifs, étendue sur un divan, la tête appuyée sur un traversin de cuir¹. » Cuir mis à part, Freud découvre pour la première fois une patiente sur un divan qui deviendra emblématique de son cabinet. Mais, et cela a été maintes fois souligné, ce n'est pas le divan qu'invente M^{me} von N... ; en dehors de l'hypnose, elle retrouve, par la parole, des réminiscences pathogènes dont elle se décharge, prototypes de l'association libre. « Tout se passe comme si elle s'était approprié mon procédé² », souligne Freud. Il n'est pas jusqu'à sa formule jaculatoire : « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ! » qui ne soit prémonitoire de la psychanalyse. Le psychanalyste ne bouge guère, parle peu et ne touche pas. Emmy qui s'approprie les procédés de Freud, ou Freud qui s'approprie les conduites de cette femme... Chacun sait que la psychanalyse est née d'une rencontre entre un curieux neurologue et quelques étranges hystériques.

Cependant, ne mettre l'accent, dans le traitement de M^{me} von N..., que sur la catharsis, comme le fait la vulgate psychanalytique, c'est oublier une part importante, non seulement de la prescription, mais des actes du docteur Freud. Celui-ci ne se contente pas d'intervenir dans la vie de la malade en imposant une hospitalisation et quelques règles de vie et en pratiquant l'hypnose. Il mobilise toute la personne de sa patiente. Il bouge beaucoup, lui dit pas mal de choses, ne cesse de la toucher. Certes, il n'est pas timide avec elle. Il y a les massages

1. *Ibid.*, p. 35.

2. *Ibid.*, p. 42.

qu'il pratique, réguliers, deux fois par jour, sur tout le corps. Nous voyons Freud à la recherche d'une serviette, sans doute pour cacher la nudité de cette femme, et Emmy von N... redoutant la venue de ses règles, qui empêcherait les massages. Il y a aussi les bains, bains chauds puis bains de boue que Freud prescrit et dont il s'enquiert ; bains de siège froids, tièdes ou chauds, dont la température fait l'objet de dispute entre le médecin et la malade. Examen de la cuisse et faradisation de la jambe alternent avec l'hypnose, qui n'est pas toujours efficiente.

Le corps dans son intimité féminine n'est pas l'unique objet d'intérêt au sein du traitement. Nourriture et boisson sont également surveillées. Freud surprend Emmy au moment où elle jette par la fenêtre, à destination des enfants d'un domestique, une partie de son repas. Il lui impose alors une suralimentation, bien qu'il ne voie pas en elle une personne trop maigre. Il découvre qu'elle ne boit que d'épais breuvages. Après avoir emporté un peu d'urine pour l'analyser et l'avoir trouvée concentrée, il lui recommande donc de boire plus, une eau alcaline, malgré les réticences de M^{me} von N... L'hypnose soutient ces préconisations et « deux mois plus tard, elle écrivit dans une lettre : “Je mange très bien et j'ai bien repris ; j'ai déjà avalé 40 bouteilles d'eau. Croyez-vous que je doive continuer ?”¹ ». L'effet du commandement se prolonge une fois le donneur d'ordre éloigné.

Durant son séjour à Vienne dans la maison de santé, la vie d'Emmy von N... est complètement contrôlée et organisée. Aux massages, bains, traitements médicaux, à la surveillance de la nourriture et de la boisson, s'ajoutent rapidement une limitation de la fréquence des visites de ses enfants, ou bien la demande adressée au personnel de frapper avant d'entrer dans sa chambre. Freud se montre attentif aux moindres événements. Ce que sa

1. *Ibid.*, p. 64.

patiente tente de cacher est rapporté par l’infirmière, et l’hypnose permet de faire surgir la vérité.

« 15 mai —, [...] “Je meurs de peur”, dit-elle. Je lui demande pourquoi et elle me raconte que la pension où sont placés ici ses enfants se trouve au quatrième étage et qu’on y accède par un ascenseur. Hier elle a exigé que les enfants puissent aussi se servir de l’ascenseur pour descendre et se le reproche maintenant car l’ascenseur n’est pas très sûr, le propriétaire de la pension l’avait lui-même déclaré. [...] Je connais le propriétaire de la pension de famille en question et sais que l’ascenseur lui appartient ; il me paraît donc peu probable que cet homme qui, dans ses annonces, fait valoir l’avantage de l’ascenseur ait mis lui-même sa clientèle en garde contre l’utilisation de ce dernier. [...]

Je lui demande donc, pendant l’hypnose, pourquoi elle s’est montrée aussi agitée ce matin, et, au lieu de parler de ses craintes relatives à l’ascenseur, elle me dit avoir eu peur de voir ses règles revenir à nouveau et empêcher les massages¹. »

N’épilignons pas sur le fait que Freud ne lie pas, d’une part, le danger supposé de l’ascenseur, l’angoisse de descendre et de perdre ses enfants, et, d’autre part, la peur des menstrues et la crainte d’une impossibilité des massages. Nous ne sommes pas encore dans *L’Interprétation du rêve* où cela aurait été mis en relation avec cette « lutte serrée pour vaincre ses besoins sexuels² » évoquée par Sigmund Freud à la fin de son observation. Soulignons en revanche combien ce petit passage est exemplaire de la position de Freud à l’égard d’Emmy von N... et rend compte d’une façon spécifique de traiter, en la maltraitant, ce que l’on peut qualifier de timidité. Un certain usage de l’hypnose se dévoile. Dans cette occurrence, il s’agit non pas uniquement de

1. *Ibid.*, p. 50-51.

2. *Ibid.*, p. 81.

faire revenir à la surface des traumatismes anciens – empoignements par un frère, une fille, un homme – et de leur ôter leurs effets pathogènes grâce à la catharsis, mais de déceler, à partir de ce que sait l’hypnotiseur, le mensonge. Freud connaît l’hôtelier propriétaire de l’ascenseur, il est certain qu’il ne peut dénigrer son appareil élévateur et veut donc découvrir la vérité sur cette affaire. Si Emmy ressasse, comme la jeune timide Armance, une parole qu’elle a pu dire, cela, et Freud en a la preuve formelle, ne tient pas à la réalité de l’échange qui a eu lieu.

Le maître de la timidité

Parler ici de timidité au sujet d’Emmy n’a de sens que parce que nous sommes dans un registre où il s’agit de comprendre ses réactions dans une situation sur le vif, sans rechercher, sans soupçonner même, un désir inconscient. Nous sommes, pour le moment, dans ce que Freud définira plus tard comme préconscient. Mais invoquer la timidité rend aussi intelligible la position de Freud dans ce cas : celle du maître. Or nous voyons bien, Armance nous l’a montré, que c’est au maître que le timide est confronté. Quiconque le questionne est pour lui un maître, celui qui peut tout deviner à partir d’indices minimes, celui qui connaît les bonnes réponses et les mots adéquats, celui qui, toujours à l’aise, ne rougit jamais. Et pourrait-on imaginer un hypnotiseur qui ne soit pas un maître ?

Freud ne manque pas de jouer de cette position avec sa Livonienne de quarante ans. Il ne se contente pas de lui faire avouer ce qu’elle cache, il lui impose, par l’hypnose, un certain nombre de conduites. Un jour, il la fait rire à gorge déployée en lui montrant dans un livre des images d’Indiens qui auparavant

l'effrayaient. Le lendemain, il rétablit la période de vingt-huit jours des menstruations. Cela laisse supposer qu'il peut la rendre triste ou gaie, effrontée ou timide, comme il peut décider de la périodicité des humeurs de son corps.

Après son premier séjour à Vienne, Emmy von N... rentre chez elle, puis est hospitalisée dans la clinique de ...tal, dont elle part pleine de ressentiment contre le médecin du lieu. Plus tard, elle retourne à Vienne se mettre à nouveau entre les mains du docteur Freud. Celui-ci se permet alors « une plaisanterie suggestive qui constitue le seul innocent mésusage de l'hypnose qu'il ait] d'ailleurs eu à [se] reprocher dans le cas de cette malade¹ ». Il suggère que, chaque fois qu'elle prononcera le nom de la ville de ...tal, elle hésite entre ...berg, ...tal, ...wald. Ce trouble du langage persiste jusqu'à ce que le docteur Breuer, alors mentor de Freud, lui demande de la débarrasser de cette paramnésie. De telles plaisanteries, peut-être pas si innocentes, de carabins hypnotiseurs semblent dans l'air de l'époque. Elles soutiennent la position de maître. Cependant, et toute l'histoire médicale d'Emmy von N... en rend compte, une telle position n'est jamais assurée. La timidité, dans la mesure où elle est une composante majeure de cette relation au maître, de la relation de cette patiente à ses médecins, en est un indice. Elle scande les rapports de M^{me} von N... aux multiples praticiens qu'elle consulte ; elle constitue aussi l'arrière-plan de sa première rencontre avec Freud.

Une semaine après celle-ci, Emmy se montre bien disposée, loquace, et manifeste un humour que Freud ne soupçonnait pas chez une personne d'apparence si grave et réservée. Elle est en confiance à l'égard de son nouveau médecin, elle a écarté sa timidité. Elle lui fait alors part du ridicule des prescriptions de son précédent praticien. « Elle avait, de longue date, projeté de

1. *Ibid.*, p. 61-62.

Table

<i>Prologue</i>	7
I. Timide	9
<i>Un concept absent</i> , 11. – <i>Une patiente intéressante</i> , 12. – <i>Un traitement ferme</i> , 16. – <i>Le maître de la timidité</i> , 21. – <i>Un numéro d'artiste</i> , 26. – <i>Timidités naturelles et embar- ras du désir</i> , 30. – <i>L'adepte du fétiche, l'amoureux du foulard et le voleur de ruban</i> , 33. – <i>Le commerce des objets</i> , 37.	
II. Un espace d'illusion.....	41
<i>Un espace plein de mots</i> , 42. – <i>Timidité et paranoïa</i> , 45. – <i>L'exclusion de l'Autre</i> , 50. – <i>L'ours du psychanalyste</i> , 52. – <i>Classer le symptôme, maîtriser le sujet</i> , 55. – <i>L'axiome du jardin zen</i> , 61. – <i>L'affaire de la malle en osier</i> , 65. – <i>First not me possession</i> , 69.	
III. En scène.....	75
<i>L'audace de l'autre</i> , 77. – <i>Le théâtre timide</i> , 83. – <i>Le timide et le fanfaron</i> , 87. – <i>Dire non</i> , 90. – <i>La transpa- rence timide</i> , 92. – <i>Les temps de l'aventure</i> , 94. – <i>La fin de l'histoire</i> , 98. – <i>S'autoriser la solitude</i> , 102.	

IV. Solitude	107
<i>Le spectacle de la séance</i> , 109. – <i>De l'utilité des augures</i> , 111. – <i>La solution perverse</i> , 115. – <i>Un enfant inattendu</i> , 118. – <i>La fin de l'énigme</i> , 120. – <i>Apprivoiser le monde</i> , 123. – <i>Abattu n'est pas atterré</i> , 125. – <i>Un monde de conviction</i> , 127. – <i>Les mensonges du poète</i> , 131. – <i>La mythologie de la cour d'école</i> , 134. – <i>J'ai failli vous appeler</i> , 138.	
V. Le tribunal du regard	141
<i>Sous le regard de l'autre</i> , 142. – <i>La honte de l'arrosage</i> , 146. – <i>L'enveloppe de beauté du dandy</i> , 151. – <i>Un timide diabolique</i> , 158. – <i>Se vider de son sang</i> , 163. – <i>Une femme audacieuse</i> , 167. – <i>Le regard de l'analyste</i> , 170.	
VI. Timoré	173
<i>L'inattendue</i> , 174. – <i>Une famille idéale</i> , 177. – <i>Un médicament de la timidité</i> , 182. – <i>L'illusion religieuse</i> , 188. – <i>Alcooliques et timides anonymes</i> , 192. – <i>Moi idéal et idéal du moi</i> , 199. – <i>L'efficace de la rencontre</i> , 201.	
VII. Croyances et reflets.....	205
<i>Moderne addiction</i> , 205. – <i>Les lunettes noires</i> , 207. – « <i>En dedans, tu jouis</i> », 211. – <i>Éteindre son regard</i> , 216. – <i>Un timide Tartarin</i> , 220. – <i>Mythomanie</i> , 224. – <i>L'âme miroir</i> , 227. – <i>Malaise et culture</i> , 231.	